

une littérature minoritaire

trois textes choisis par Ikuo Shinjô et traduits par Corinne Atlan

Les textes qui suivent, dont certains aspects paraîtront difficilement audibles à des lecteurs européens, documentent l'axe toujours plus aigu du découragement et de la violence à Okinawa. Triptyque d'une rébellion de plus en plus glaçante, ils mettent en scène la déconstruction progressive du lien avec le Japon : entre le désir d'une inscription dans la communauté nationale chez Yamanoguchi (1935) et la conviction que le peuple d'Okinawa ne sera entendu par la métropole qu'en transgressant radicalement ses lois et en assumant la monstruosité chez Medoruma (1999), il y a toute l'ambiguïté de la « race jaune » qui unit encore Japonais et Okinawans dans le poème d'Arakawa (1956).

« Race » : cette notion importée d'Occident a joué un rôle central dans l'expansion territoriale japonaise. Après avoir en vain demandé à la SDN de reconnaître le principe de l'égalité des races en 1919, le Japon fait de ses conquêtes des années trente puis de la guerre du Pacifique une lutte contre l'hégémonisme de la « race blanche », poussant les États-Unis à cultiver un discours trompeusement universaliste. Arakawa, d'ailleurs censuré par les autorités américaines, remet en jeu ce concept dans un contexte tout à fait différent : élément d'une stratégie de libération, il permet d'établir un lien entre la ségrégation pratiquée aux États-Unis et le racisme à l'œuvre pendant l'occupation d'Okinawa. C'est l'époque où G.I. blancs et noirs, qui ne fréquentent pas les mêmes bars, se cherchent bagarre dans les rues de l'archipel avant de partir pour le front coréen. C'est aussi l'époque où les Noirs américains effraient les Okinawans – dans ce pays où la pâleur du teint reste un gage de beauté – eux qui sont pourtant les « Noirs » du Japon, ces êtres à la peau plus foncée qu'ailleurs dont le corps a gardé trace des mélanges, de la mixité du « Jaune ».

dialogue par Baku Yamanoguchi (1935)

Où est ton pays ? a demandé la femme.

Où est-il donc, mon pays ? Évoquant des motifs de tatouages et de peaux de serpents, j'ai allumé une cigarette, et songé à mon pays, aux coutumes semblables à des dessins !

Là-bas, au loin.

Où cela, au loin ? a demandé la femme.

Là-bas, au loin, juste avant l'extrémité méridionale de l'archipel nippon, dans la direction où l'on marche pieds nus, où les femmes portent des cochons sur leur tête, là est mon pays aux traditions mélancoliques !
Au sud.

Où cela, au sud ? a demandé la femme.

Il n'y a qu'un sud, zone d'éternel été lovée dans une mer à l'indigo profond. Agaves, érythrines, pandanus et papayers accompagnent les saisons blanches, et les discussions vont bon train : « Ils n'ont pas l'air Japonais, ceux-là, comprennent-ils notre langue ? ». Tel est mon pays où vivent des préjugés tenaces !

Dans la zone subtropicale.

La zone subtropicale ! s'est écriée la femme.

La zone subtropicale, ma femme, ne vois-tu pas, sous tes yeux, la zone subtropicale ? Les natifs de la zone subtropicale, comme moi, sont Japonais et comprennent cette langue. Dans mon pays on regarde les mots « chef de tribu, indigène, karaté, eau-de-vie locale » comme des synonymes de « préjugés ordinaires » !

Dans ces parages, là, juste en dessous de l'équateur.

race de couleur par Akira Arakawa (extraits, 1956)

NOTRE PEAU

Notre peau n'est pas blanche.
De ce blanc flasque couvert de duvet.
Grillée par le soleil, battue par les typhons
Exposée au vent salin des mers tropicales
Elle a l'éclat patiné du blé mûr.

Mais la race blanche
La race blanche à la peau flasque et duveteuse
A introduit le brave John sur notre île
Elle arpente notre île avec des airs de maître
La race blanche

Elle nous appelle « les Jaunes »
Elle nous appelle « yellow race ».

LA RACE JAUNE (I)

Nous sommes la race jaune
YELLOW-FELLOW.
Dans vos yeux
Nous sommes la race chétive et malade des Jaunes.

Vous les Blancs aussi blancs que Louis XVI.
Vous les Blancs aussi blancs qu'Hitler et Mussolini
Dans vos yeux
Nous sommes ces Jaunes faibles et malades
Mais vous apprendrez la force de notre peau
Vous apprendrez le rouge de notre sang
Vous apprendrez la dureté de nos poings.
Vous apprendrez la beauté de nos poings nouveaux
La finesse de notre peau et de notre sang non frelaté.

Votre index pointé vers le ciel
Tourne et tourne
Pour nous appeler.
« Hey you, yellow fellow ! »
« Hé toi, sale porc de Jaune ! »

Mais nous les Jaunes
Nous les « Yellow », nous en avons assez.
La race jaune en a assez.
La race jaune veut conserver sa pureté.
Les « yellow fellow » en ont assez.

BLACK AND YELLOW

(chanson dédiée aux soldats noirs de la base américaine)

Vous non plus votre peau n'est pas blanche
Mais du brun-noir robuste de l'acier.
Un brun-noir solide comme le roc, qui dissimule la trace
[indélébile de tant de coups de fouets.

Vous les Noirs et nous les Jaunes.
Vous et nous, les races de couleur.

Une société qui continue à opprimer
ceux qui peinent pour elle.
Une société où les races de couleur
endurent une extrême discrimination.

Quel fardeau de souffrance ont porté
Vos parents
Et les parents de vos parents
Et ainsi en remontant plusieurs centaines d'années en arrière
Simplement parce que vous êtes Noirs !

Lourd.
Sombre,
Escarpé.
Suintant.
Interminable.
Tel a été votre chemin.

Les maîtres égoïstes qu'ont servis vos parents
Et les parents de vos parents.
Et ainsi en remontant plusieurs centaines d'années en arrière.
Ces maîtres cruels à la peau blanche
Que vos parents ont servis.
Maintenant vous servez leurs descendants, ces maîtres cousus
[d'or sous le joug desquels

Nous vivons.

Chaque jour
Bâillonnés
Étouffés
Torses courbés
Jambes arc-boutées
Chaque jour nous vivons.

Vous et nous, ainsi.
Vous et nous, **Black and Yellow !**

LA RACE JAUNE (II)

Au sein de la race jaune même
Diverses races coexistent.

Certains avancent d'un même pas
Protégeant la pureté du sang
Croyant à la pureté du sang
S'encourageant mutuellement
Et se serrant les coudes.

D'autres tirent habilement leur épingle du jeu
Trahissant leurs frères
Vendant le sang de leurs frères
Dissimulant leurs traits de singes hideux
Sous un masque enjôleur et servile

Nous leur arracherons ces masques
Afin de les traîner sous la lumière du jour
Les yeux grand ouverts
Afin de déceler les pièges tendus pour souiller notre sang.
Nuit et jour les yeux grand ouverts.

Afin de déchirer les ventres tendus comme des tambours
Des singes jaunes et des loups blancs
Qui menacent notre sang.
Nous qui sommes la race jaune
Fiers d'appartenir à cette race
Les yeux grand ouverts
Nous marchons !

SOLDATS NOIRS EN TERRE ÉTRANGÈRE

OU : ÉLÉGIE DES NOIRS

(chant 2 dédié aux soldats noirs de la base américaine)

Loin du pays natal
Dans une île inconnue d'Extrême-Orient
Vous les subordonnés dociles de l'occupant
Qui mâchez gaiement du chewing-gum
Qui flirtez avec les femmes de notre île
Qui arpentez nos rues à grandes enjambées triomphantes.

Les Pyramides. Et le Sphinx.
Ce sont eux qui les ont construits.
Transportant diligemment les pierres
Sous les coups de fouet implacables.
Mais vous !
Cette *gloire* de vos lointains ancêtres
Y avez-vous songé ? Devant moi, le Jaune.

Le bruit des lourdes chaînes que traînaient dans les cales
Vos grands-pères et vos arrière-grands-pères
Vos grands-mères et vos arrière-grands-mères.

Mais vous !
Y avez-vous songé ? Devant moi, le Jaune.

À la cueillette du coton.
Au halage des navires.
Aux innombrables chants répétés par vos pères et vos mères,
[et leurs parents, aux pieds et mains liés.
Ces chants entonnés en léchant le sang qui jaillissait
De la chair de leurs épaules
De sous leurs ongles
Vous les avez oubliés
Vous mes tristes frères d'aujourd'hui.

Vos femmes chéries.
Vos filles.
Vos frères. Vos fils. Vos bien-aimées.
Ils vivent en silence
À New York ou à Chicago.
Dans les recoins de l'Amérique
Les rues glacées des quartiers pauvres.

Mais vous !
Y avez-vous songé ?
Devant moi, le Jaune.

La règle qui interdit
De s'asseoir sur un banc dans un parc de sa ville natale
Ou d'aller ensemble à l'école.
Et la dignité de l'homme à la peau noire.
Mais vous !
Y avez-vous songé ? Devant moi, le Jaune.

Votre peau qui luit comme une perle noire
Et vos lèvres énergiques.
Mes frères.
Polissez cette peau pareille à une plaque de fer.
Posez à nouveau sur vos bouches robustes les chants de
[colère et de chagrin sans fond
Qui s'écoulaient des lèvres de vos parents.
Brûlez comme un morceau d'acier fondu
Et ceux qui tentent de vous étouffer
De vous écraser
Réduisez-les en cendres !

espoir par Shun Medoruma (1999)

À la une du bulletin d'informations de six heures figurait la découverte, dans une forêt non loin de Goza, du cadavre de l'enfant d'un militaire américain, disparu quelques jours plus tôt. Les employés et les quelques clients du restaurant gardaient tous les yeux rivés sur la télévision. Le corps portait des traces d'étranglement, et la police de la préfecture recherchait activement le criminel. Après avoir annoncé la nouvelle avec les formules stéréotypées d'usage, le commentateur a présenté un échantillon des rumeurs de la rue : « On a peur, on ne peut pas laisser les enfants se promener seuls. Même à Okinawa, on ne se sent plus en sécurité... » À la vue de la quinquagénaire qui venait d'apparaître à l'écran, une serveuse s'est écriée en appelant joyeusement sa collègue : « Hé, viens voir ! Il y a Madame Fumi qui passe à la télé ! » Une grosse femme ruisselante de sueur a émergé des cuisines, mais la scène avait déjà changé, et les deux commères ont laissé échapper une exclamation de dépit. Les yeux fixés sur la première page de l'édition du soir d'un quotidien posé devant lui, le reporter commentait maintenant le message revendiquant le crime, reçu par la rédaction de différents journaux. Le texte du communiqué est apparu en photo à l'écran : « **Ce qu'il faut maintenant à Okinawa, ce n'est ni une manifestation de plusieurs milliers de personnes ni un meeting de dizaines de milliers de gens, mais la mort d'un enfant américain !** » Des caractères rouges aux angles menaçants, tracés sur une ligne droite. Un chauffeur de taxi qui aspirait bruyamment ses nouilles locales à une table voisine a marmonné : « Ils n'ont qu'à l'arrêter rapidement et le condamner à mort ! Je travaille déjà pour rien, alors si le tourisme diminue encore, qu'est-ce que je deviens, moi ? » La patronne a hoché la tête d'un air entendu. Sur l'écran défilaient des images, prises d'hélicoptère, de Goza et de la forêt avoisinante, après quoi on voyait le préfet et de hauts fonctionnaires des gouvernements américain et japonais exprimer tour à tour leur colère et leur ressentiment envers un acte aussi odieux, dirigé contre un petit enfant innocent. J'ai porté une cuillerée de riz au curry à ma bouche en réprimant un sourire. Les types sur l'écran ne parvenaient pas à dissimuler l'abattement et le trouble qui perçaient derrière leur ton énérvé. Ça ne leur était sûrement jamais venu à l'esprit que les gens d'Okinawa, qu'ils prennent pour des imbéciles soumis, pouvaient en venir à utiliser ce genre de moyen pour se faire entendre. Un peuple sans histoires qui ne fait que noyer le poisson dans des manifestations bien sages, ou des meetings de protestation contre la base américaine. Tout au plus de prétendus extrémistes ou partis de gauche pratiquent-ils une guérilla inoffensive, sans armes, sans le moindre enlèvement de personnalité

ou acte terroriste. Ces habitants d'Okinawa, qui se précipitent comme des vers sur le fumier sur l'argent que lâche la base américaine sous forme de subventions ou de locations de terrains à l'armée. Cette île lénifiante qui aime la paix... De quoi vomir.

*

Une fois sorti du restaurant, je traverse la passerelle pour piétons qui surplombe le carrefour de Goya, et avance sur l'avenue de l'aéroport. Les soldats américains ont dû recevoir l'ordre de rester chez eux, car on n'en voit pas un seul dans la rue, même en civil. Une Jeep aux couleurs de camouflage me dépasse. Une voiture de police, gyrophares en marche, est arrêtée devant le portail de la base de Kadena. Une lune blanche pareille à un crochet de habu, le serpent mortel de l'île, est suspendue au-dessus des allées de flamboyants. Je m'arrête en murmurant : « seules les plus basses méthodes sont efficaces. » De l'autre côté de l'avenue, des caméras de télévision sont en train de tourner. Je m'enfonce dans une rue transversale et prends la direction de mon appartement, en veillant à ne pas accélérer l'allure.

Je sors une canette de thé Oolong du frigidaire et la vide d'un trait. Assis devant mon bureau, j'écris l'adresse d'un journal sur une des enveloppes que j'ai préparées à l'avance. Je sors d'un tiroir un sachet en plastique contenant quelques cheveux blonds comme les blés. Le profil d'un enfant, endormi sur le siège arrière d'une voiture garée dans le parking du supermarché, traverse mon esprit. Une femme blanche, qui semble à peine âgée d'une vingtaine d'années, l'appelle plusieurs fois, sans parvenir à le réveiller. Elle finit par entrer seule dans le magasin, en poussant son chariot devant elle. Je jette dans la poubelle la canette de thé que j'étais en train de boire, et traverse le parking. La femme a laissé le moteur tourner au ralenti pour ne pas éteindre l'air conditionné. Je monte dans la voiture, je prends la route départementale, roule vers le nord pendant une quinzaine de minutes, pénètre dans une forêt à l'arrière d'un groupe de HLM. C'est seulement à ce moment-là que l'enfant se réveille, à cause des cahots sur le chemin de terre. J'arrête la voiture en l'entendant pleurer sur le siège arrière, et me retourne : il s'est redressé et essaie d'ouvrir la portière. C'est un garçon d'environ trois ans, je pense. Je coupe aussitôt le moteur, descends du véhicule, passe à l'arrière et prends dans mes bras le petit corps secoué de sanglots. Pendant que je serre son cou entre mes mains par derrière, je sens quelque chose s'écraser au fond de sa gorge. Une déjection souille mon bras. Je m'essuie sur les vêtements de l'enfant,

redémarre, puis m'arrête à nouveau au fond de la forêt, dans l'ombre d'une porcherie abandonnée. Je frotte le volant et les poignées de portières avec un mouchoir. Ensuite, je dépose l'enfant dans le coffre, enroule quelques mèches de cheveux blonds autour de mes doigts, tire pour les arracher, et les enveloppe dans le mouchoir. Au moment où je referme le coffre, le soleil perce le voile de nuages qui recouvrait le ciel. Je suis en sueur et j'ai la chair de poule. Je traverse la forêt à pied. J'enterre la clé de contact quelque part à mi-chemin. Enfin, je débouche sur la nationale, et rentre chez moi en changeant deux fois de taxi.

*

L'air conditionné ne fonctionne pas bien. Du coup je roule toutes vitres ouvertes, mais je continue à dégouliner de sueur. Je suis allé jusqu'à Naha, jeter dans une boîte à lettres mes enveloppes contenant les mèches de cheveux. Sur le chemin du retour, je m'arrête dans le parc qui borde la mer à Ginowan. Je pense à l'affaire de la jeune Japonaise violée par trois soldats américains : plus de quatre-vingt mille personnes s'étaient rassemblées pour protester contre

la présence américaine dans l'île, en pure perte. Toute cette mascarade inutile me paraît maintenant appartenir à un lointain passé. Ce qui compte, c'est que je suis enfin parvenu à réaliser l'idée qui m'avait traversé l'esprit ce jour-là, dans un coin de la salle de réunion. Je n'éprouve pas la moindre émotion, pas le moindre regret. Tout à coup, je me dis que l'acte que j'ai commis est tout aussi naturel et inéluctable pour cette île que sécréter du venin l'est pour une petite créature vivante tremblant d'une angoisse impuissante. Une fois au milieu de la place, je répands sur ma veste et mon pantalon le contenu de la bouteille en plastique. L'odeur de l'essence siphonnée dans le réservoir de la voiture me pique les narines. Je sors mon briquet à cent yens de ma poche et actionne la molette.

Un groupe de collégiens, accourus à la vue de la torche vivante qu'ils ont vu flamber dans les ténèbres, tituber, puis s'effondrer, pousse des cris de joie en donnant à tour de rôle des coups de pieds dans cet amas noirci qui fume encore. ■

Asahi Shimbun, édition du soir, 26 juin 1999

nota bene

sur la littérature d'Okinawa

par Ikuo Shinjô

La littérature moderne d'Okinawa témoigne d'une déchirure : d'une part la recherche de moyens de lutte face aux violences réelles perpétrées par le colonialisme japonais, auquel s'ajoute après la Seconde guerre mondiale l'impérialisme militaire américain ; d'autre part l'attraction pour une logique d'assimilation, où se lit l'admiration pour les dominants que l'on entend combattre. Elle a ainsi exprimé l'altérité inassimilable des colonisateurs par rapport au « moi » d'Okinawa, et trouvé tout en même temps dans cet « autre » les modalités d'une existence en accord avec ce « moi ». Du strict point de vue linguistique, les possibilités comme les difficultés de la littérature d'Okinawa tiennent dans un paradoxe : dans quelle mesure peut-on exprimer la réalité de l'oppression coloniale en utilisant la langue de « l'autre » – le japonais –, imposée par un processus au terme duquel une population entière s'est trouvée privée de sa langue maternelle ? Mais, en se réappropriant le japonais, la littérature d'Okinawa contribue à instruire le procès la violence coloniale.

Les trois textes que nous publions ci-dessus sont de ceux qui ont le plus directement et le plus énergiquement exprimé l'aspiration à une écriture engagée dans la critique politique du colonialisme à Okinawa. Leur lecture est indispensable pour appréhender une littérature qui parvient à transmettre l'expérience douloureuse du clivage du moi chez les habitants d'Okinawa, tout en se plaçant dans une perspective de résistance politique qui prend les colonisateurs à témoin.

Baku Yamanoguchi fut l'un des représentants les plus importants de la poésie moderne d'Okinawa, et « Dialogue » (1935) l'une de ses œuvres emblématiques. Un homme d'Okinawa expatrié à Tôkyô est questionné le plus naturellement du monde par une femme japonaise qu'il vient de rencontrer, mais ces questions le plongent dans un abîme de perplexité. Plus il est interrogé, et plus les mots qui devraient s'imposer lui échappent. Comment mettre en mots « mon pays », quand ce pays ploie sous les préjugés, quand le regard qui est porté sur lui est gorgé d'exotisme ? Comment l'exprimer en japonais, langue officielle d'un État qui a fait siens ces préjugés et cet exotisme ? « Dialogue » donne ainsi à voir au peuple japonais, dans sa propre langue, la vision colonialiste qui fonde son État. Ne dirait-on pas que dans cette conversation, l'incapacité à formuler en japonais prend la valeur d'une trahison à l'égard de l'État et de sa langue, laquelle fonctionne ici comme une arme à déjouer la fable qui soutient l'existence d'une unité nationale ?

Avec « Race de couleur » (1956), Akira Arakawa met à jour les failles et les paradoxes dissimulés sous la figure d'un occupant américain qui, après avoir entièrement détruit Okinawa pendant la Seconde guerre mondiale, en a fait une forteresse militaire et sa base stratégique centrale pour la guerre froide en Asie. Arakawa fut la figure centrale d'un groupe d'étudiants de l'Université des Ryû-Kyû, qui, autour de la revue littéraire *Ryûdaibungaku*, contesta vigoureusement l'oppression militaire américaine. Dans « Race de couleur », il trace une ligne qui relie les hommes de couleur, entre eux et au cœur de l'expression contestataire, et tente de trouver dans la structure de la domination militaire l'horizon même de son démantèlement. Faute de traductions, Arakawa n'a pu lire *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, ni *Peau noire masques blancs* de Fanon. Dans Okinawa, il cherche une autre négritude, et s'essaie à la faire vivre au sein même de « Nous les Jaunes ». Son poème n'invite pas simplement à revenir sur des luttes passées, mais bien à considérer dans son actualité le potentiel politique de l'union de toutes les minorités.

« Espoir » (1999), le récit de Shun Medoruma, témoigne avec une douleur intense des sacrifices qu'exige aujourd'hui la vie dans l'archipel occupé. Par le biais de la description d'un acte terroriste que rien ne peut légitimer – ce que sait l'auteur du crime mieux que quiconque –, il pose de front, et en même temps de la manière la plus contradictoire qui soit, la question suivante : qui peut de nos jours parler de justice à Okinawa ? À l'arrière-plan historique de ce récit, il y a la crise politique causée par le viol d'une jeune fille par trois soldats américains en 1995. Un mouvement de protestation contre les bases s'en est suivi, qui fut réprimé par la coalition nippo-américaine, mais qui déboucha sur un regain plus général de l'activisme politique des citoyens d'Okinawa en faveur du retrait des troupes américaines. Mis dans l'impasse par cette contestation, le gouvernement japonais et l'occupant américain conclurent un accord qui incluait la restitution des bases. Mais le Japon accepta en contrepartie le projet de construction d'une nouvelle base maritime dans la partie nord de la préfecture d'Okinawa, au large d'Henoko. La colère désespérée qui habite le personnage principal d'« Espoir » est sa réponse à un processus qui, par le biais de telles négociations, a pu transformer l'opposition au viol d'une jeune fille et à l'occupation en une surenchère dans la militarisation d'Okinawa. Son acte criminel s'adresse aussi à un État japonais qui, sous prétexte de défendre son territoire, sacrifie continuellement Okinawa en la cédant aux États-Unis. Mais il prend aussi à partie la population d'Okinawa qui a toléré jusqu'à présent l'esclavage imposé par le joug colonial. On peut enfin considérer le lien entre les deux morts, celle du petit garçon étranglé par le narrateur et celle de ce dernier, qui s'immole après son forfait. Dans le destin de cet homme d'Okinawa et de cet enfant américain sont profondément inscrits les fissures sociales et les paradoxes politiques auxquels doit aujourd'hui faire face Okinawa.

La littérature d'Okinawa est une tentative de trouver dans les cicatrices communes aux colonisateurs et aux colonisés la voie pour combattre le colonialisme, en mettant en évidence chez les oppresseurs eux-mêmes les contradictions et les peurs liées à l'exercice de leur pouvoir. C'est ainsi qu'il faut la lire. ■

Traduction : Gaspard Kuentz